

Échapper à la défaite

David Dorais

Number 79, Winter 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92277ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dorais, D. (2020). Review of [Échapper à la défaite]. *L'Inconvénient*, (79), 77–81.

Échapper à la défaite

ESSAI QUÉBÉCOIS **David Dorais**

Un court essai d'Yvan Lamonde paru chez Leméac en 2017 a été republié en format poche à l'été 2019. Voilà l'occasion de revenir sur un livre marquant. Le titre en est beau : *Un coin dans la mémoire...* N'est-ce pas que cela fait naître l'image d'une maison en pierre des champs, dans laquelle un grand-père se berce au coin du feu, pipe au bec, l'œil encore vif malgré les années dures, dont témoignent des mains crevassées par les travaux ? On entend presque ce bon vieillard prononcer le mot *mémouère* (roulant son *r* comme il se doit) pour le faire rimer avec *notre histouère*.

Mais c'est à une réalité bien différente que renvoie le titre d'Yvan Lamonde. Le « coin » dont il est question désigne cet objet de métal qui présente une arête et sert à fendre ou à caler le bois. Le « coin dans la mémoire », c'est un corps étranger coincé dans notre esprit, qui nous paralyse encore, et depuis longtemps. Ce coin enfoncé de

l'extérieur a fait des ravages dans le cerveau social et politique des Québécois, avance Lamonde. Ayant tranché des réseaux neuronaux essentiels, il nous prive de mouvement et de volonté.

L'introduction du livre, à peine quelques pages, est touchante. L'historien qui a consacré sa carrière de chercheur et d'enseignant – quarante-cinq ans – à retracer la vie des idées au Québec et le parcours intellectuel de ses ancêtres puis de ses contemporains, cet homme de science, donc, se risque pour la première fois à parler en son nom propre. À parler plutôt qu'à écouter, comme il le précise. Ce qui est touchant, c'est cette pudeur à dire ce qu'il pense, à dévoiler ce qu'il lui semble, bien humblement, avoir observé pendant presque un demi-siècle de lectures et de réflexions. On sent la gêne du vieil érudit, formé à l'invisibilité universitaire, lorsqu'il s'aventure hors de l'ombre et ose avancer un propos qui n'est pas flanqué d'une escorte



de documents d'archives et d'une armée de notes de bas de page. À une époque où, par l'effet des médias sociaux, la parole se montre si facilement légère, mensongère, passagère et emportée, à une époque aussi où le narcissisme n'est pas vu comme une faiblesse à dompter, mais comme la voie royale vers l'accomplissement, cette dignité d'un autre âge, celle d'un homme s'effaçant devant la culture, et pour qui les mots et les idées ont encore du poids, a quelque chose d'émouvant.

L'essayiste avoue regretter de ne pas avoir trouvé, au long de sa vie, le temps de se consacrer à l'étude de l'esprit. Il aurait aimé être psychanalyste : se mettre à l'affût des signes révélateurs, interpréter les indices qui trahissent des nœuds sous-jacents. Son travail d'historien s'est tout de même situé dans cette veine : il a voulu « entendre la voix des morts, non pour les morts, mais pour la voix et pour ce qu'elle dit ». Il se permet dans son ouvrage de prendre un peu plus de latitude et de risquer une sorte de psychanalyse du Québec. Bien sûr, sa pondération l'oblige à souligner que la psychologie collective est la discipline intellectuelle la moins scientifique, et pourtant il s'accorde une liberté dont on lui sait gré, se penchant sur le cas de sa nation.

L'argumentation de Lamonde est structurée, cohérente, documentée, convaincante et concise. Son diagnostic est simple et clair : le Canadien français a souffert, et le Québécois souffre encore, d'une division interne, d'une séparation qui scinde sa psyché en deux. Il est victime d'une « confusion dans l'allégeance à soi-même ». Le coin fiché dans son cerveau et créant des hémisphères irréconciliables le rend inapte à choisir entre deux options : soit le nationalisme culturel basé sur l'affirmation apolitique de soi, c'est-à-dire sur la perpétuation de la mémoire, le

culte du passé, l'attentisme optimiste (à la limite le réformisme prudent) ; soit le nationalisme politique émancipatoire, voire révolutionnaire, pour lequel être soi signifie être libre de décider seul de son avenir. Lamonde donne comme image de cette division celle qui s'installe déjà pendant les années 1830 dans le mouvement des patriotes : d'un côté le journaliste de Québec Étienne Parent qui prône l'obéissance aux Anglais et l'espoir en des accommodements parlementaires, de l'autre le leader Louis-Joseph Papineau qui suit la voie de l'insurrection pour entraîner de véritables changements. On peut également penser aux deux « têtes à Papineau » de Jacques Godbout. Ou à l'âne de Buridan qui, affamé et assoiffé, incapable de choisir entre l'eau d'un côté et l'avoine de l'autre, finit par mourir entre les deux.

Mais d'où provient cette dissociation interne ? Lamonde en trouve la cause dans la situation coloniale de la *Province of Quebec* constituée en 1763, devenue le Bas-Canada en 1791. C'est l'un des apports précieux de cet essai que de faire réapprécier le poids du colonialisme dans l'histoire du Québec. L'auteur renoue avec une veine interprétative qui a connu une vogue dans les années 1960 (on pense bien sûr à Pierre Vallières, mais aussi à André d'Allemagne), en phase avec le mouvement mondial de décolonisation qui lui était contemporain. Pourtant, malgré la pertinence toujours actuelle de cette grille de lecture, qui a pour avantage d'expliquer le comportement des Québécois, peuple majoritaire qui conserve, dans la vision qu'il a de lui-même, la fragilité et la honte d'une minorité, elle reste négligée, voire malmenée. Ainsi, au moment où a paru la biographie de Pierre Vallières, en janvier 2019, il s'est trouvé des voix pour reprocher à *Nègres blancs d'Amérique* son racisme insidieux et son appropriation culturelle, par laquelle les Blancs canadiens-français étaient identifiés à des Noirs. Évidemment, aucun de ces sages éclairés n'a voulu comprendre que, pour Vallières, personne ne devait être traité en esclave : ni Noir ni Blanc. Le plus navrant est que les attaques sont venues du courant anticolonialiste lui-même. Les tenants de la gauche actuelle, d'inspiration américaine, font parfois penser à des maoïstes dans leur désir effréné de se montrer plus purs que les plus purs. Bref, la situation coloniale, selon Lamonde, aurait tellement pesé sur les Canadiens français, déchirés entre leur mère patrie et leurs

nouveaux maîtres, contexte entretenu par le modèle politique en vigueur et la complaisance des autorités religieuses, qu'elle aurait enfanté une schizé dans l'identité québécoise. Au fil du temps, cette dernière n'aurait fait que se fragmenter encore plus, écartelée entre l'attachement non seulement à la France et à la Grande-Bretagne, mais aussi à Rome et aux États-Unis.

Les effets de ce morcellement intime ont été mortifères. C'est dans leur présentation que Lamonde se montre le moins original. On peut cependant lui reconnaître un esprit de synthèse, puisqu'il fait la somme des tares que des penseurs successifs ont, depuis les années 1960, attribuées au Québec : fatigue culturelle (Aquin), dédoublement de la personnalité (Bouthillette), ambivalence inhérente (Létourneau), pensée impuissante (Bouchard), fatigue politique (Jacques), inachèvement perpétuel (Livernois), fatigue tout court (Beauchemin)... Mais parmi ces infirmités, c'est la pauvreté (identifiée déjà par Saint-Denys Garneau, puis reprise par Marcotte, Larose, Rivard) qui se distingue le plus. Elle constitue « comme un signet dans le grand livre du regard sur soi ». La pauvreté est, comme la marque de Caïn, une fatalité du peuple québécois : un peuple jeté hors du giron français, arraché à la culture, parlant une langue d'illettrés, dépourvu d'un pays dans lequel il pourrait redresser la tête. Toutefois, pour Lamonde, qui suit en cela les autres penseurs de la pauvreté, si cette dernière impose une ascèse humiliante, elle offre aussi la possibilité d'un retour sur soi, d'une réflexion sur son existence, d'une vision plus claire de son être propre, en faisant tomber les couches inutiles, et l'occasion d'un bond vers l'avenir, non par la négation du passé pauvre, mais par son acceptation et son dépassement.

Cette notion de dépassement de soi par l'inclusion d'un héritage historique témoigne de la structure hégélienne sur laquelle repose le propos de l'essayiste. Et c'est sans doute là que se trouve la limite principale d'*Un coin dans la mémoire*. Car si l'idée d'une *Aufhebung* qui unit thèse et antithèse en une synthèse harmonieuse a quelque chose de rassurant et d'apaisant pour l'esprit, avec sa progression linéaire et ses trois étapes clairement définies, la pensée historique a maintenant abandonné cette vision évolutive, presque téléologique, du cours des choses pour

une interprétation plus axée sur la contingence des événements¹. Or, c'est bien à un modèle hégélien que recourt Lamonde, pour qui le remède réside dans le dépassement de notre dislocation intime, vers une conciliation accomplie. C'est ce qu'il appelle le « rapaillage ». Pour advenir, le nouvel homme rapaillé québécois devrait donc se dépasser dans son identité même, conçue en termes de dignité existentielle : richesse → pauvreté → nouvelle richesse basée sur l'acceptation de la pauvreté. Il devrait en outre régler son rapport à l'histoire : nostalgie d'un passé idyllique → refus global du passé → mouvement vers l'avenir basé sur une mémoire assumée. Il devrait enfin régler son rapport à l'action : attentisme → révolte → union du nationalisme culturel et du nationalisme politique. À travers ces trois rapaillages, le Québec pourrait parvenir à se donner une consistance. Mais une telle progression est trop belle, trop claire, trop dépourvue d'accidents et d'impondérables, bref, trop dégagée du politique, qui est toujours le domaine du moins pire et non du mieux, pour s'avérer praticable, pour séduisante qu'elle soit.

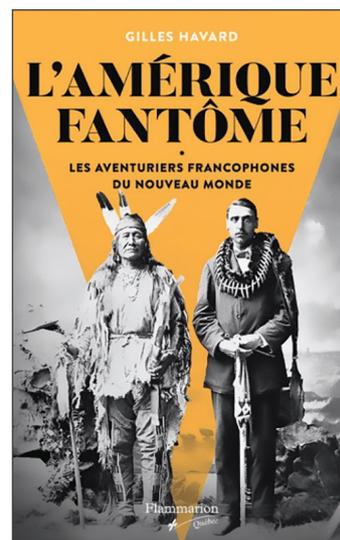
Cependant, Lamonde prend soin de proposer des solutions plus concrètes : établissement d'une liste stipulant les référents civiques auxquels tous devraient souscrire (démocratie, État de droit, égalité hommes-femmes, laïcité, français comme langue commune, droits et libertés de la personne), adoption du modèle interculturel dans lequel une majorité interagit avec des minorités, et tout simplement affirmation politique à travers l'accession à l'indépendance. Par ces actions, les Québécois arriveraient à se décoloniser. Dans une perspective psychologique, ils parviendraient à retrouver leur estime d'eux-mêmes et à surmonter leur faiblesse, au lieu de blâmer stérilement l'Autre, le colonisateur.

Une chose qui m'a frappé, à la lecture de cet essai, c'est l'aisance avec laquelle nous acceptons une interprétation misérabiliste de notre histoire et l'unanimité qui y préside. Car la prémisse de Lamonde, comme de tous les penseurs qu'il convoque, réside dans l'idée que leur nation est problématique. Pour eux, les Québécois sont *nécessairement* des *losers*. Il faut identifier ce qui cloche, sans se demander même si quelque chose cloche,

ou pourquoi il faut toujours que quelque chose cloche. L'une des questions les plus profondes que pose Lamonde est celle-ci : « Que serait une histoire non défaitiste de la défaite ? » Pour ma part, j'irais jusqu'à me demander : « Que serait une histoire non défaitiste du Québec ? » Qu'on me comprenne : je ne crois pas sincèrement qu'il soit possible de se déprendre du spectre de la défaite, de la pauvreté, de la fatigue, de l'impuissance. Mais je m'étonne de l'évidence dont s'auréolent de telles tares dès que l'on réfléchit sur soi. J'y vois la marque d'un colonialisme profondément ancré, d'une conscience minoritaire qui ne peut se concevoir que dans la soumission et l'insuffisance. Et encore là, je retombe moi-même dans le schème misérabiliste... Ainsi, même chez les intellectuels continue de couler le ruisseau souterrain de la honte, et il semble presque impossible de nous débarrasser de nos lunettes sales de petits Canadiens français. Peut-on imaginer une histoire triomphaliste du Québec ? Le scandale (ou le ridicule) de cette idée dit quelque chose de notre vision de nous-mêmes.

•

Pourtant, il fut un temps où les Canadiens français étaient des « Canadiens » tout court et où ils embrassaient l'Amérique, se retrouvant partout sur le continent, curieux, explorateurs, débrouillards, conquérants. La qualité du merveilleux ouvrage de Gilles Havard *L'Amérique fantôme : les aventuriers francophones du Nouveau Monde* est de nous faire réapprécier la longue épopée (1550-1850) des coureurs des bois, la geste des Canadiens en Amérique. Car cette terre nous appartenait. Non par un arbitraire droit de possession autoattribué, mais par une implication active dans la découverte du territoire, le commerce de ses ressources et la relation avec ses premiers habitants. On a peine à reconnaître le typique Québécois velléitaire, indécis et colonisé (à la Elvis Gratton) dans ces aventuriers intrépides, énergiques et libres. C'est la « race surhumaine » que célébrait Alfred DesRochers. On peut lire, par exemple, le chapitre sur Pierre-Esprit Radisson pour voir surgir un héros picaresque qui, enlevé par les Iroquois puis adopté par eux, épouse leur mode de vie, mais finit par revenir chez les siens,



et en définitive sert de truchement entre les deux mondes, traversant toutes sortes d'épreuves, des expéditions mortelles en canot jusqu'aux séances de torture chez les Amérindiens, en passant par des parties de chasse au gros gibier, apanage des nobles dans le Vieux Monde. Radisson n'est que l'un des nombreux hommes entreprenants que Havard tire des limbes. En ce sens, le titre *L'Amérique fantôme* est trompeur : l'adjectif nous fait spontanément penser à une présence falote, furtive, presque invisible, symbole de la place ténue qu'occupent les Canadiens français dans l'histoire de l'Amérique. Or, il s'agit plutôt, pour l'auteur, de faire sortir de l'ombre une histoire trop souvent oubliée, et condamnée à l'effacement par le seul fait de l'ignorance moderne. Le fantomatique, ici, n'est pas un état constitutif de l'identité québécoise, mais un inconvénient qu'il faut écarter par la connaissance historique pour redécouvrir des personnages héroïques.

Cependant, l'historiographe prend soin d'offrir une vision nuancée des réalités qu'il retrace. Son ouvrage constitue ainsi une réponse à l'une des difficultés identifiées par Lamonde dans la trajectoire d'un peuple : la pesanteur sclérosante du passé. On connaît le titre du livre de Lionel Groulx, *Notre maître le passé*. Cette révérence envers les grands hommes morts, si elle est essentielle dans une certaine mesure, selon Lamonde, risque de tomber dans l'idolâtrie et de bloquer l'avenir, qui n'est plus conçu que comme une dérive de plus en plus loin de l'âge d'or. Mais visiblement, le temps des hagiographies est révolu : il ne s'agit plus d'édifier des statues, mais de faire

revivre avec le plus de vérité possible les hommes du passé.

On peut mesurer la distance franchie depuis les années 1950 en réécouter l'ouverture du feuilleton télévisé *Radisson* : le héros est celui qui « déjoue l'Indien » et qui « oppose sa ruse à leur ruse ». Dans l'épisode disponible sur YouTube, on le voit, enfermé dans une cabane avec des « sauvages » pendant une tempête de neige, les mépriser avec hauteur et les traiter de paresseux, de bons à rien. Eux, ils se taisent ou grognent. Ce récit entrait à l'époque dans la grande trame narrative de la conquête de l'Ouest, prise de possession des terres hostiles par les forces invincibles de la civilisation. Le but de Havard est de rompre avec ce schéma et de proposer un renversement de perspective : il ne s'agit pas tant de savoir dans quelle mesure les colons ont assimilé les Indiens que de savoir dans quelle mesure les Indiens ont assimilé les colons. L'écrivain s'intéresse à ce qu'il nomme bellement les « moments conradiens » de l'histoire nord-américaine, en référence à l'auteur d'*Au cœur des ténèbres*. Ce sont des moments de cohabitation, où indigènes et envahisseurs s'entremêlent, échangent leurs identités ou s'entretuent, des moments indécis, flottants, clairs-obscur, faits d'admiration envers l'autre ou de stupéfaction devant son étrangeté. Complexifier ainsi notre vision du passé peut permettre, si l'on reprend l'approche psychologisante de Lamonde, de dissoudre les nœuds anciens, de se déprendre du côté médusant du passé en se rendant compte qu'il était hétéroclite et compliqué, comme notre présent l'est encore, et comme notre avenir le sera sans doute. Redonner sa souplesse à l'histoire, refuser de l'unidimensionnaliser permet de briser le charme qui tétanise une société trop nostalgique.

À la rigueur scientifique, Havard joint un véritable talent d'écrivain. Son approche méthodologique s'appuie sur la littérature, qui lui permet de penser encore mieux son objet. L'idée d'une modification de la trame narrative états-unienne et l'utilisation d'un concept inspiré du roman de Joseph Conrad le montrent bien. De plus, l'historien adopte le récit biographique comme genre littéraire. Il se fait conteur pour relater les péripéties d'Étienne Brûlé, de La Vérendrye, de Toussaint Charbonneau et autres « remarquables oubliés », pour

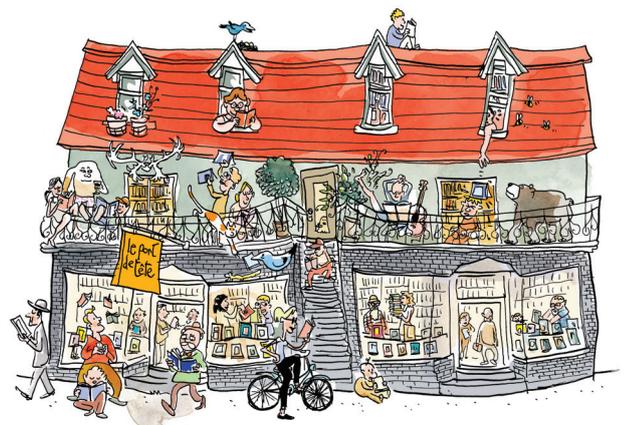
reprendre l'expression de Serge Bouchard. L'Histoire gagne un supplément de sens quand elle prend la forme d'une histoire que l'on raconte. Comme l'a établi Ricœur, la discipline historique doit passer par la mise en intrigue, et le temps ne devient humain qu'à travers le prisme narratif. ■

1. Ricœur s'attarde à déconstruire la lecture hégélienne de l'histoire dans le premier tome (partie 2) de *Temps et récit*.

UN COIN DANS LA MÉMOIRE :
L'HIVER DE NOTRE MÉCONTENTEMENT
Yvan Lamonde
Nomades, 2019 [Leméac, 2017], 114 p.

L'AMÉRIQUE FANTÔME : LES AVENTURIERS
FRANCOPHONES DU NOUVEAU MONDE
Gilles Havard
Flammarion Québec, 2019, 654 p.

le port ^{depuis 2007}
de tête librairie



Librairie agréée
Livres neufs et d'occasion

262, avenue du Mont-Royal Est
Montréal (Québec) H2T 1P5
514 678 9566
librairie@leportdetete.com
institutions@leportdetete.com

Roman
Poésie
Théâtre
Bande dessinée
Jeunesse

Philosophie
Histoire
Sciences humaines
Sciences
Arts

269, avenue du Mont-Royal Est
Montréal (Québec) H2T 1P6
514 678 9366
librairie@leportdetete.com
institutions@leportdetete.com

www.leportdetete.com